

Nous avons parlé dernièrement, à propos du *Mérowig* de M. Samuel Rousseau, du concours de la ville de Paris. Nous avons dit par quels défauts d'organisation ce concours nous semblait pécher, notamment en ce qui concerne la nette délimitation du genre des œuvres qu'il met à son programme. Mais il convient d'ajouter que c'est, de toutes les épreuves analogues, la plus sérieuse et celle qui laisse aux compositeurs indépendants le plus de liberté, soit dans le choix de leur sujet, soit dans la façon de le traiter. Quant à ses résultats, ne nous eussent-ils donné que le *Chant de la cloche*, de M. Vincent d'Indy, il faudrait encore se féliciter de leur valeur.

Mais la belle partition que M. Lamoureux vient de nous faire réentendre est-elle vraiment une œuvre de concours? Est-ce là une de ces productions qu'un musicien soumet à la juridiction d'autres musiciens en qui forcément il doit reconnaître des maîtres et des juges, puisqu'il leur présente son travail en sollicitant leur approbation? M. d'Indy a-t-il jamais été l'homme d'un concours? Nous ne le pensons pas. C'est par suite de circonstances exceptionnelles que le *Chant de la // 457 // cloche* a remporté les suffrages...du conseil municipal ligué contre le jury des compositeurs. Il importe, en effet, de remarquer que dans un concours de musique les musiciens, même lorsqu'ils sont élus en partie, comme dans le cas qui nous occupe, par les concurrents eux-mêmes, tiennent à sauvegarder leur prestige de juges en ne couronnant point ce qui dépasse leurs propres facultés de production. Ils n'aiment point avoir affaire à une œuvre trop forte et préfèrent s'en tenir aux sages essais d'un bon élève. Or, voyez combien était grave le cas de M. d'Indy: Il présentait l'œuvre d'un maître avec toute la modestie d'un élève, et choisissait pour juges des compositeurs dont plusieurs étaient certes loin de pouvoir se dire ses pairs. Eh bien! ce fut précisément de cette modestie qu'on lui sut mauvais gré. Les musiciens furent tellement stupéfaits, nous allions dire scandalisés, de la perfection du *Chant de la cloche*, ils trouvèrent M. d'Indy tellement rempli de talent qu'ils le jugèrent trop fort pour concourir et qu'ils votèrent, à la presque unanimité, le prix à M. Georges Hüe, dont l'œuvre leur semblait moins entachée de semblables défauts. Ce ne fut, une fois encore, que par le vote du conseil municipal que le *Chant de la cloche* triompha. L'histoire est-elle assez édifiante!

Ceci se passait en 1885. La partition de M. d'Indy fut exécutée, suivant les conventions du programme de la Ville, par l'orchestre de M. Lamoureux dans la salle de l'Éden-Théâtre. Nous nous souvenons de la profonde impression que produisit sur l'assistance la fière maîtrise avec laquelle M. d'Indy a traité son œuvre. Plus d'un fut saisi d'étonnement à voir avec quelle supériorité s'affirmait un talent passablement contesté jusque-là et que dès lors personne ne s'obstina plus à nier. La réputation de M. d'Indy date véritablement des premières exécutions du *Chant de la cloche*, et, en somme, il est // 458 // fort heureux pour l'auteur qu'un vote inattendu l'ait fait bénéficier d'une distinction qui lui conférait le droit précieux de faire entendre un important ouvrage dans des conditions excellentes, car, sans le prix de la Ville de Paris, quelles difficultés M. d'Indy n'eût-il pas rencontrées à faire jouer sa partition! Il est bien

probable qu'à l'heure qu'il est, elle serait encore inédite; le sort de mainte production du même genre est là pour l'attester, et nous n'en voulons pour exemple que les seuls ouvrages de César Franck.

Mais nous ne saurions trop insister sur ce point que le *Chant de la cloche*, couronné par la Ville dans les conditions que l'on sait, n'est pas une œuvre de concours. Qu'est-ce en effet qu'une œuvre de concours? Rien d'autre qu'une production de circonstance, appelée à disparaître avec les circonstances qui l'ont fait naître. Combien y en a-t-il eu de ces partitions primées, exécutées et justement oubliées depuis que fonctionnent les institutions des jurys artistiques? On n'en compte plus le nombre. Combien en est-il resté? L'énumération n'en serait pas longue, et de celles-là le *Chant de la cloche* tient, selon nous, le premier rang, car une partition semblable, réalisée de telle sorte, dépasse, et de beaucoup, la portée de toute espèce de concours; si elle en remporte le prix, ce n'est jamais que par une sorte de hasard, et l'on doit se bien garder d'y voir autre chose qu'un accident heureux. La récente reprise du *Chant de la cloche* par M. Lamoureux suffirait d'ailleurs à persuader les moins bienveillants que cet ouvrage valait plus qu'une victoire occasionnelle, et qu'il marque un point important dans l'évolution de notre musique française.

Les sept années qui se sont écoulées depuis les premières auditions de la légende symphonique de M. d'Indy, nous fournissent déjà un recul suffisant pour juger de son mérite avec plus de sûreté. Comme nous // 459 // le disions naguère de *Samson et Dalila*, rien ne vaut pour les conceptions fortes l'épreuve du silence. Tandis que les productions inspirées par l'esprit de la mode naissent, triomphent et disparaissent au gré des caprices changeants qui les suscitent, l'œuvre entreprise dans un esprit de sincérité et lentement sortie de patientes méditations, l'œuvre édifiée pour le seul amour du Beau, reléguée dans l'ombre muette, n'y meurt pas, mais y puise, au contraire, une vie nouvelle qui la mûrit et la grandit. On peut donc l'affirmer dès maintenant: le *Chant de la cloche* est un ouvrage qui restera. L'épreuve du silence lui a été profitable.

Aussi bien, le temps qui modifie toutes choses transforme aussi nos impressions et par là nos opinions; le *Chant de la cloche* que nous venons d'entendre n'est déjà plus pour nous le *Chant de la cloche* d'autrefois. Ce que M. d'Indy a écrit depuis influe, à notre insu peut-être, sur notre jugement et nous fait assigner au plus important ouvrage qu'il ait donné jusqu'ici la place que ses plus récentes compositions et la nouvelle direction d'idées dont elles témoignent lui marquent en réalité. Il est vrai que le *Chant de la cloche* est traité avec une supériorité de réalisation telle, qu'à l'entendre, bien des gens ont pu se tromper sur la possibilité du développement des facultés de son auteur. On s'est dit sans doute qu'un musicien qui, du premier coup, atteignait à une semblable maîtrise de forme, était en quelque sorte condamné à ne point se dépasser lui-même, et que la perfection stupéfiante de son ouvrage de début l'emportait du premier coup aux limites extrêmes de son talent. Avec tout autre que M. d'Indy, ce raisonnement eût été juste. Mais ici il était superficiel et incomplet, car ce qui, chez un autre, eût pu sembler la caractéristique même de l'artiste et comme une pléthore d'habileté propre à étouffer toute

libre création, n'était chez lui qu'un trait de caractère. // 460 // Depuis l'apparition du *Chant de la cloche*, M. d'Indy s'est chargé de nous démontrer lui-même que ce qu'une critique habituée à décider de tout en deux mots et sans motiver ses arrêts, avait pris en lui pour le principal et pour le but, ce métier prodigieux, n'était pour lui que le moyen et l'accessoire. A ses débuts, sans doute, et comme tout autre, M. d'Indy a porté la peine de ses admirations en subissant leur influence. Mais à l'inverse des débutants dont, en général, la dextérité de plume se développe en même temps que la personnalité, l'habileté de l'auteur du *Chant de la cloche* avançait alors l'éclosion de sa nature personnelle. A présent, si son habileté n'a pu grandir, son tempérament, du moins, s'est affirmé dans ses ouvrages subséquents, et il n'appartient plus qu'à ceux qui se font, une fois pour toutes, suivant un procédé commode, une opinion immuable sur une individualité quelconque, de se méprendre encore en confondant l'une avec l'autre.

Oui, cette maîtrise, cette perfection de forme, d'écriture et d'instrumentation, acquise au prix d'un long et patient labeur, nous semble chez M. d'Indy un trait de caractère, et nous ajoutons, un beau trait de caractère, parce qu'il nous paraît significatif de droiture et de modestie. Nul ne sait s'il aura du génie; chacun est à même d'acquérir du talent. Ayons donc un talent aussi grand, aussi souple, aussi complet que possible; les ouvrages des grands maîtres sont là pour le former, car s'ils ne livrent qu'aux prédestinés le mystère de leur formation intime, si la clef de leurs plus profonds secrets n'est confiée peut-être qu'aux mains du seul génie, du moins toute bonne volonté est à même de profiter de leur mise en œuvre et de s'assimiler la manière dont les moyens y concourent au but. C'est ainsi qu'a dû penser M. d'Indy, et son raisonnement était bon. C'est ainsi qu'à force d'opiniâtreté il a pu acquérir, pour le mettre // 461 // au service de ses idées, un talent *vrai*, qui n'est comparable en rien à la petite éducation de procédés et de ficelles qu'on désigne généralement par ce mot, et que s'approprient, en deux temps et trois mouvements, les compositeurs de l'école de l'inspiration, si sûrs, dès leurs premières leçons d'harmonie, de porter en eux un génie destiné à faire pâlir celui de Beethoven.

Nous disions que le *Chant de la cloche* ne nous avait pas produit dernièrement l'impression qu'il nous avait fait ressentir lors des premières auditions. Ce n'est pas à dire que, pour être différente, cette impression ait été moins bonne. Au contraire, la partition de M. d'Indy nous a paru comme rajeunie après ce sommeil de sept ans, et nous lui avons trouvé une saveur d'originalité nouvelle. Cela tient-il, une fois encore, à ce que son auteur a accompli de progrès sur lui-même depuis cette époque et à ce que ses dernières œuvres, notamment son beau quatuor, nous ont révélé de personnel dans sa manière et dans ses tendances? Toujours est-il que nous avons trouvé que s'il y a dans le *Chant de la cloche* tout un côté qui porte l'empreinte des maîtres qu'affectionne M. d'Indy, en particulier celle de Berlioz et de César Franck, tout un côté aussi, et non le moins important, nous a paru relever de sa personnalité, car nous y voyons les germes souvent très développés d'une originalité qui s'est complètement dégagée par la suite.

Mais, pour faire mieux comprendre ceci, entrons dans le détail de l'œuvre et procédons à l'examen du poème et de la partition.

Le *Chant de la cloche* ne comporte pas d'ouverture ni de prélude; le prologue par lequel il débute en tient lieu. Ce prologue nous introduit dans l'atelier du fondeur de cloches Wilhelm, dont les compagnons sont en train d'achever l'œuvre suprême: un chant choral d'un haut relief pittoresque accompagne leur travail de ses // 462 // rythmes énergiques. Il y a là des *hohei!* assez proches parents des *heiaho!* de Siegfried lorsqu'il forge son épée; mais la coupe de ce chœur ainsi que sa ligne mélodique sont d'un pittoresque très spécial à M. d'Indy et appartiennent à un ordre d'idées orientées vers une conception imagée et vivante de l'extériorité, dont plusieurs de ses récents ouvrages témoignent d'une manière non moins frappante.

Wilhelm, sentant venir sa fin, évoque les heures du passé, les heures douces ou amères, glorieuses ou sinistres dont les cloches ont sonné pour sa joie, son triomphe ou sa détresse; le vieux maître écoute résonner en lui leurs voix de jadis, et le tableau de sa vie se déroule dans son souvenir: baptême, amour, victoire...

Bien que le *Chant de la cloche* ne soit pas un ouvrage écrit pour le théâtre, M. d'Indy en a réglé la mise en scène tout idéale avec un amour et une minutie qui nous semblent bien caractéristiques. Rien n'est oublié dans ce prologue: ni la description complète du personnage de Wilhelm, ni la peinture de son atelier de fondeur, ni l'ouverture et la fermeture du rideau, ni même le livre cabalistique où le vénérable artisan, comme un autre Faust, lit les mots magiques qui ressuscitent son passé. Et la complaisance avec laquelle M. d'Indy, au cours de son ouvrage, insiste sur des détails semblables, qui d'ailleurs contribuent à donner à l'ensemble une partie de sa physionomie, nous paraît être encore, chez lui, une tendance originale. Il y a en M. d'Indy un antiquaire et un alchimiste qui sommeillent, et ces deux personnages se manifestent en toute occasion dans le *Chant de la cloche*, d'une façon bien spéciale. Wilhelm est sans doute, comme celui qui l'a conçu, un chercheur du Grand Œuvre, laborieusement penché sur de mystérieux creusets. Il est artiste aussi, artiste épris d'un pittoresque étrange et symbolique; il // 463 // vit parmi les monstres de pierre de bizarres clochers, contemplant curieusement leurs silhouettes énigmatiques et découvrant dans les lignes enchevêtrées des antiques architectures plus d'une profonde correspondance. On ne niera point que ceci ne soit un côté très déterminé de la personnalité de M. d'Indy. Et si l'on ajoute que ces goûts spéciaux ne sont peut-être pas très nécessaires à un compositeur, nous répondrons qu'un artiste n'est jamais trop artiste, et que ses inclinations, même les plus éloignées de son but en apparence, le servent parfois en secret.

Le premier tableau, le *Baptême*, n'est guère qu'un chœur extrêmement développé dont la phrase initiale est pleine de charme et de simplicité; mais malgré les brillantes qualités de facture de ce morceau et son instrumentation si exquise dans les passages de douceur, malgré la très heureuse rentrée du motif par les voix de contraltos, cette partie ne

nous semble pas être une des meilleures de l'œuvre. M. d'Indy n'est d'ailleurs coupable que de s'être beaucoup surpassé dans la suite de sa partition, et c'est lui seul qui nous rend si difficile, car en réalité, entendu isolément, le Baptême est un morceau fort réussi, et la phrase épisodique de la Mère nous ravit tout à fait. Nous ne jugeons donc ici que par comparaison.

Le tableau qui suit a valu à M. d'Indy d'assez vives critiques. Il est intitulé *l'Amour*, et met en scène Wilhelm et sa fiancée Lénore. Les deux amants se promènent ensemble près de la lisière d'un bois. C'est le soir, un soir de printemps. Le soleil couchant empourpre les remparts et les tours de la ville. Lénore est inquiète, troublée; elle craint pour Wilhelm. Leur union n'aura lieu que si son œuvre le fait juger digne de la maîtrise, et les envieux ne manquent pas. Un autre pressentiment la tourmente, celui de sa propre mort; elle s'est vue en songe assistant au triomphe de son amant, // 464 // quand tout à coup le linceul des trépassés la recouvrait..., et Lénore tremble. Wilhelm, tout entier à la joie de l'œuvre accomplie et au délice de l'heure, s'efforce de la rassurer. Lénore tombe émue entre ses bras, et une effusion de tendresse unit un moment la voix des fiancés... Mais l'Angélus tinte, c'est le signal auquel se ferment les portes. Il faut partir. Lénore adresse un adieu ému au crépuscule, au paysage ami, et rassérénée s'éloigne enlacée par Wilhelm. Les deux amants disparaissent dans l'ombre grandissante.

On voit qu'il n'y avait dans cette scène ni prétexte à déchaînements lyriques, ni matière à grandes envolées de passion. Cette scène d'amour n'est qu'une simple promenade sentimentale le soir d'un beau jour de mai; le ton devait donc en être idyllique et reposé, et tout éclat tragique ou tout accent forcé y eût été hors de mise. Eh bien! ce que l'on a reproché à M. d'Indy, c'est précisément de s'être conformé au caractère tendre et calme qu'exigeait la réalisation musicale de cet épisode. On est demeuré insensible au ravissant paysage symphonique qui sert de cadre au tableau; on a trouvé Wilhelm froid, Lénore languissante, et la scène d'amour du *Chant de la cloche* a été jugée tout à fait manquée.

Mon Dieu! nous savons bien que chacun est libre de comprendre l'amour à sa manière. Le dommage, c'est qu'en cette question, comme en bien d'autres, tout le monde prétend imposer sa façon de voir au prochain. En réalité il y a, s'il faut en croire Stendhal, bien des sortes d'amour. Ouvrez son livre, et vous verrez que de l'amour-goût à l'amour-passion on trouve plus d'une nuance et plus d'un degré. La notion de ce sentiment, qui fournit à la musique dramatique, depuis qu'elle existe, la plus grande partie de ses sujets, ne paraît s'être formée d'une manière immuable que chez les seuls critiques musicaux: ils ont inventé l'amour // 465 // d'opéra, et il leur faut, à tout prix, des transports forcenés et des échevements stéréotypés. Rien d'étonnant donc à ce que M. d'Indy n'ait pas eu l'heur de satisfaire, en cette occasion, ces fougueux tempéraments. Nous reconnaissons que ses personnages sont plus sentimentaux que passionnés, comme il convient d'ailleurs à des Suisses. Nous avouons aussi que Wilhelm est plus soucieux de sa cloche que de sa fiancée. Mais quoi! Paul et Virginie ne s'aiment pas, eux non plus, comme Roméo et

Juliette, et la passion pudique n'est pas le partage de la seule Helvétie. Avant de décréter que M. d'Indy avait manqué cette scène d'amour, il aurait donc d'abord fallu définir quelle sorte d'amour il avait voulu peindre, et si c'est la chaste tendresse de deux fiancés que préoccupe la possibilité ou l'impossibilité de leur union, on doit convenir qu'il a réussi.

Le tableau: *la Fête*, est extrêmement brillant comme effet musical, mais il faut bien dire que l'idée en est moins neuve que celle des autres scènes, et que la conception en dérive directement des *Maîtres chanteurs* et de la *Damnation de Faust*, bien que l'auteur du *Chant de la cloche* ait su traiter ce motif, en somme assez banal, avec une grande richesse et une grande variété d'idées. Le début surtout nous en plaît avec ses chœurs si spirituellement caractérisés et ses thèmes juxtaposés sur lesquels s'enroulent encore les étincelantes broderies de la valse. Tout cela forme un ensemble très chatoyant et très vivant. Mais nous aimons moins la phrase du doyen et le chœur très sonore qui suit, malgré sa conclusion éclatante et son heureuse progression harmonique finale.

La scène de la *Vision*, par contre, nous séduit d'un bout à l'autre. Le désespoir de Wilhelm, dont les alternatives d'enthousiasme et de découragement révèlent le trouble intérieur, la plaintive et poétique élégie sur la // 466 // mort de Lenore, tout cela est de la noble et belle musique, de la musique profondément sentie et admirablement exprimée. Ce qui suit est peut-être plus remarquable encore. Quelles trouvailles d'effets de voix et d'orchestre dans ces chœurs d'Esprits! Comme cette ronde des Elfes tourbillonne en un gracieux bourdonnement! Et quelles vaporeuses sonorités accompagnent ce chant léger des Esprits du Rêve, dont les bercements enchantent le sommeil de l'artiste torturé! L'apparition de la morte Lénore vient donner à ce tableau une solennité mystérieuse qui l'élève au-dessus d'un simple épisode pittoresque. La Fiancée lumineuse et transfigurée se dévoile à Wilhelm comme la personnification même de l'Idéal; sa voix raffermi le courage épuisé de son amant, et quand le soleil, pénétrant par l'auvent de la tour, inonde Wilhelm de lumière, celui-ci est debout, le cœur plein de vaillance, prêt aux luttes nouvelles. L'ensemble de cette scène, selon nous, est d'un maître.

L'*Incendie* est assurément la page la plus remarquable du *Chant de la cloche*. Le tocsin sonne. Des rougeurs inquiétantes enflamment l'horizon. Le peuple s'assemble peu à peu au son lugubre qui l'appelle dans la nuit. Les flammes grandissent, les cloches multiplient leurs appels, et la foule épouvantée apprend bientôt la terrible nouvelle: les routiers sont aux portes, et ces flamboiements lugubres sont le signal de l'approche des bandits. Alors toute cette multitude en proie au désespoir, affolée, court çà et là, les femmes s'arrachant les cheveux, les hommes pleurant et se préparant à fuir, tous sans courage et sans force contre le péril, cependant que l'incendie grandit toujours, effrayant. Mais Wilhelm paraît; par de mâles paroles il relève toutes les âmes et rallie toutes les énergies. Le peuple s'unira pour tenir tête aux envahisseurs, tandis que les moins vaillants combattront les // 467 // ravages du feu. Guidée par son chef improvisé, la foule s'élance brandissant ses armes, tandis que retentissent les appels stridents des trompettes embouchées par les hérauts d'armes.

Rien ne peut donner idée, à qui ne l'a pas entendue, de l'incroyable force tragique de cette scène. M. d'Indy possède au plus haut degré le sens de la vie des masses, et il sait dégager à merveille, par la musique, ces forces latentes qui sommeillent au cœur des multitudes. Nous ne doutons pas qu'au théâtre cette précieuse qualité ne nous vaille un jour, de sa part, plus d'une tentative intéressante et neuve. Mais pour nous borner à ce qui nous occupe aujourd'hui, nous constatons que l'Incendie du *Chant de la cloche*, dans la musique française, n'a ni pendant ni précédent.

Le tableau suivant nous ramène, comme au prologue, dans l'atelier de Wilhelm. La cloche est fondue, la dernière cloche du Maître dont la mort s'approche lentement. L'artiste fait monter au ciel sa prière fervente, implorant pour son âme la faveur d'animer à jamais son œuvre en s'incarnant en elle. Cette prière est d'un bel accent qui grandit à la fin jusqu'à atteindre l'ampleur d'un hymne à la Beauté et à la Vérité éternelles. C'est là encore une page pénétrée d'un grand souffle de sincérité et d'une émotion sans sentimentalité vaine qui n'en fait qu'accroître l'impression.

Voici enfin la conclusion et comme l'épilogue de l'ouvrage: *le Triomphe*. La cloche de Wilhelm est là devant la foule joyeuse qui se réjouit de la nouvelle victoire du Maître. Mais nous voyons s'approcher le cortège des censeurs jaloux et pédants aux noms grotesques, aux cœurs envieux; ils tournent en dérision le travail du fondeur et persuadent au peuple que Wilhelm se moque de lui. La foule indignée les fait taire d'abord; mais, comme Wilhelm ne paraît pas, elle passe bien vite de la surprise à l'indignation et, retournée en // 468 // un clin d'œil, court mettre le logis de l'artiste au pillage.

Alors des prêtres paraissent sur le seuil. Ils annoncent la mort de Wilhelm, et la foule respectueuse se découvre et fait silence quand passe le cortège funèbre. Cependant la prière du fondeur est exaucée, sa cloche commence à vibrer confusément sous les coups du battant qui s'agite de lui-même; l'âme du Maître a passé dans son œuvre, et bien tîlt un son clair et grave retentit. La foule frappée du prodige entonne un chant recueilli à la louange de l'Art et de l'Artiste.

Ce dernier épisode termine dignement la partition: la joie du peuple, les satires grotesques des rivaux de Wilhelm, la colère de la foule quand elle se croit dupée, tout cela est on ne peut plus heureusement et plus musicalement rendu. L'œuvre de M. d'Indy ne faiblit pas une minute et se tient jusqu'au bout dans la même facture volontaire et serrée; le dernier chœur est d'une superbe allure, et le miracle de la cloche qui s'anime d'elle-même est exprimé de la manière la plus saisissante.

En somme, nous espérons avoir montré par ce trop bref aperçu que le *Chant de la cloche* contenait déjà, au moment où il fut couronné, plus que des promesses; que ce travail, pour ainsi dire d'un débutant, était une œuvre viable et sérieuse, Oserons-nous nous flatter d'avoir démontré aussi que ce que nous disions en commençant était juste, et que le *Chant de la cloche*, de par la largeur et le caractère hautement artistique de sa

conception, n'est pas une œuvre de concours? Nous n'osons trop le croire, car il est de ces vérités qu'on ne peut guère prouver aux gens qui n'en sont pas d'avance convaincus.

Il nous reste, pour finir, à parler de l'interprétation de l'œuvre de M. d'Indy. Sous la direction de M. Lamoureux, il va sans dire que tout a marché à souhait, // 469 // et que l'orchestre a été admirable de souplesse et de verve. Les chœurs, soigneusement stylés, ont donné avec un magnifique entrain, et les coryphées ont dit sans broncher les courts soli qui leur étaient échus. Mlle Gherlsen a une voix agréable et chante avec méthode. M. Gibert nous a présenté un Wilhelm excellent chanteur et interprète convaincu, ce qui n'est pas toujours synonyme. Bref, nous avons remporté de cette exécution une impression excellente et très complète.



***LA REVUE HEBDOMADAIRE, 21 janvier 1893, pp. 456-469.***

Journal Title: LA REVUE HEBDOMADAIRE

Journal Subtitle: Romans – Histoire – Voyages

Day of Week: Saturday

Calendar Date: 21 JANVIER 1893

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: TOME VIII

Year: 2<sup>e</sup> ANNÉE

Pagination: 456 à 469

Issue: Livraison du 21 janvier 1893

Title of Article: CHRONIQUE MUSICALE

Subtitle of Article: *LE CHANT DE LA CLOCHE*

Signature: Paul Dukas

Layout: Internal main text